

Jacques Esprit
Confrère de l'Oratoire

Entré: 1629 De l'Académie française 14 fév. 1639 Sorti: 1636

Né à Béziers (Hérault) le 22 octobre 1611

Mort à Béziers le 6 juillet 1678

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
fr. de l'Oratoire

Voit = Batterel : II, 267-279 notice.

Bougerel : I, 229.

Adry : II, 159 - VI, 193.

Bonardi, 293 à 297.

Niceron : Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, t. XV.

Pellisson : Histoire de l'Académie, avec remarques et additions par D'Olivet.

Gallemant : Historiettes, t. IV.

V. Cousin : M^{me} de Sable.

Fouquet de Careil : opuscules inédits de Leibnitz.

St Beuve : t. III, p. 63.

Rapin : Mémoires, t. I. p. 411 et 91

Vigneuil-Maviliana, édition d'Amsterdam, 1789, p. 424

Monsieur L'Ab

L'Empereur

Oratoiri

Bibl. Nationale

n. a. p. Nouv. Acq. fr.

N^o 3617

fol. 3216

Esprit (Jacques) et Thomas.

Jacques Esprit, né à Belziers le
22 octobre 1611, entra en 1629 dans
l'Oratoire, où Thomas, son père aîné
était prêtre, il fut reçu Académicien en
1639, quitta l'Oratoire, se maria, et
mourut à Belziers le 5 juillet 1678.

Il a composé des paraphrases de Psalms,
psaumes et le livre de la fausseté des
Vertus humaines.

(Mém. du P. Rapin, I, 91)

+

Mon Révérent Père,

Dans un ouvrage, actuellement sous
presse et qui sera dédié à Monsieur
l'Evêque de Montpelier, à l'occa-
sion de son jubilé épiscopal, figure
un travail ayant pour titre = L'Hi-
stoire de l'Académie Française -
L'Abbé Eprit et son nombr de mes-
sieurs Académiciens - Chacun des neuf
études sera précédé d'un médaillon
Portrait - Malgré toutes mes recherches
je n'ai pu découvrir nulle part quel
est le nom ou le nom de l'Abbé
Eprit - Cet Académicien ayant appar-
tenu pendant quelques années à l'Or-
atoire, j'ai supposé, par vos pouvoirs
m'aider dans mes recherches, peut-être
m'indiquer où je pourrais trouver le
portrait désiré -

Vous m'obliger beaucoup, très très
votre, Digne et favorablement à votre
service -

Veuillez agréer, Monsieur l'Evêque,
avec mes remerciements, l'assurance de
mes sentiments de profond respect en M. A.

T. M. Bérard
+ Curé - Antignac
Hérault

Le Confrere Jacques Esprit . Entrée — Sorti — mort
1629 — 1696. — 1678

Jacques Esprit (mém. dom.) j'ai vu 2 mém. mss. sur sa vie, l'un d'un gentilhomme de Rozières, parent de M^r Esprit qui l'a composé pour M^r l'abbé d'Olivet en 1728, l'autre du S. Guillaume Favre, qui avait vu M^r Esprit à Rozières) naquit à Rozières, le 22 8^{bre} 1611. Ses parents l'élèverent avec grand soin & avec des marques qu'il donna dès sa tendre enfance, qu'il soutiendrait fort bien le nom qu'il portait.

Il vint à Paris après ses premières études à l'âge de 18 ans et entra dans l'Oratoire (anc. Cotel.) le 1^{er} même n'ayant pas connu cette entrée dans l'Oratoire et a cru que le fameux Pierre Esprit étoit un autre frère qui avait produit celui-ci à Paris (le 16 7^{bre} 1629) ses heureuses dispositions et son goût pour les belles lettres le firent destiner. (rég. maison de Troyes.) l'année d'après à les aller enseigner à Troyes à l'ouverture du nouveau collège que Louis XIII nous fit avoir en 1650. il s'appliqua (mém. dom.) à étudier les poètes Latins, l'histoire de France, celle de l'Eglise, et à lire les philosophes. Il donna trois ans de suite à cette étude, (et vraisemblablement toujours à Troyes; trouvant parmi les titres du collège (rég. collège Troyes.) qu'en 1658, Jacques Esprit (qui dans l'acte passé à Paris est qualifié) conseiller du Roi y fit un legs de 150^l de rente pour la fondation d'un catéchisme, (dont il avait reconnu la nécessité dans le Roiaume qu'il y avait fait)

(rép. cons. 15 g^{bre} 1694.) Sur la fin de 1694 le D. De
Covillon le mit à St Magloire n'étant encore que Confesseur,
(pour le disputer aux Ordres, on lui faiblissait l'étude
des sciences; mais ce dayour mis à sa vocation.)

(mem. Dom.) il étoit bien fait, avait la taille belle,
les yeux noirs pleins de feu, pétillant d'esprit, l'air bon
et allégresse, l'esprit juste et délicat, l'imagination vive,
beaucoup de facilité à bien parler et à bien écrire,
raillant à propos et avec finesse, faisant un conte
avec tant d'agrément et de politesse qu'il étoit tou-
jours sur de plaire à tous ceux qui l'écoulaient. avec
ces qualités il ne pouvoit qu'être bien venu partout,
et intéresser tout le monde à dans sa fortune. (il fut
tenté de se produire dans les compagnies.) et son bel
esprit le fit accueillir dans les meilleures maisons de
Paris. il fréquenta les hôtels de Rambouillet, de La Ro-
chefoucault, de Liancourt, de Montausier, et il n'étoit
bruit dans les plus beaux cercles que de son esprit
(de l'oratoire) M^{re} de Rambouillet prenant un plai-
sir extrême à sa conversation, lui trouvant les plus ad-
mirables et un tour admirable à répondre de l'agrément
sur ce qu'il disoit. Elle se plaisait à le corriger de son
accent provincial, dont il se défist peu à peu; et elle
lui faisait la guerre, lorsqu'il lui échappait quelque
méchant mot.

(sa réputation s'établissant de plus en plus, il s'in-
troduisit jusque chez) le Chancelier Séguier qui le
moignait prendre plaisir à le voir et à converser avec
lui. il composait de petits ouvrages en vers et en prose.

L. B. Esprit

à la louange de ce magistrat qui les goustant fort. il
eut encore l'honneur de l'entretenir plusieurs fois avec
succès sur divers sujets importants, de sorte que M.
le Chancelier déjà prévenu d'estime pour lui et con-
firmé de ce sentiment par un de la chambre qui
aimait passionnément (le confrère) l'esprit, le trou-
vant un jour à l'autel de condé lui dit: j'ai de l'in-
clination pour vous, et je suis touché de votre mérite,
je veux que vous soyez près de moi, j'aurai soin
de votre fortune.

(il n'en fallait pas tant pour mettre sa vocation
à l'épreuve; et lui faire aimer le monde, qui l'aimait
tant. il n'en quitta donc, n'étant pas engagé dans les
ordres sacrés.) Pour s'attacher à M. Séguier. (je
n'en sais pas l'année précise, mais ce dut être avant
(Delisle hist. acad. fr.) 1639 qu'il fut reçu à l'a-
cadémie française à la place de philippe habert.

(Voiture faisait grand cas de l'acquisition d'un
confrère de ce mérite. Voici comme il en écrit au Comte
de Chavigny, du 5 juin 1641) Voiture lettre 122
édition 1658.) C'est en vérité (lui dit-il) un des plus
aimables hommes du monde, qui a l'âme et l'esprit et
fait comme vous les aimez, fort bon, fort sage, fort
savant, grand théologien et grand philosophe. Il n'est
pourtant pas de ceux qui méprisent les richesses et
ne s'en pas fait d'obtenir une abbaye par laquelle
M. d'Aiguillon écrit pour lui à M. le Cardinal.

(Lettre 133.) Il lui écrit à lui même en 1642, et
lui fait de grandes obligations de quelques petits ouvrages que

que M^r Esprit lui avait envoyés.

C'est encore à lui qu'il adressa au nom d'une dame les étrennes de la nouvelle année qu'on lui avait envoyée; et que votre fait parler en vers. Il y parle du logement que M^r Esprit avait chez Béguier. (Balzac dans sa lettre à Chapelain du 1^{er} mai 1640, parle aussi.) De M^r Esprit qui est auprès de M^r le Chancelier comme un homme dont le mérite est généralement approuvé de toute la Cour; et dit dans une lettre du 28 mai, de lui et de 2 de ses frères qui étoient aussi à Paris) qu'il les aime, estime et honore tous 3 parfaitement. (et encore écrivant au même du 1^{er} juin 1640) je ne me connoitrais pas en esprit, si je n'estimais pas extraordinairement ces messieurs qui sont tout ce que j'excellence. Votre M^r Esprit de Vertueil et le Docteur de Paris verront un jour que je ne me contente pas d'un rellatiment secret; mais que je professe ma gratitude.)

(même dom.) Depuis qu'il se fut donné à M^r Béguier, il le servait dans ses occupations importantes; il attiroit sa confiance par sa fidélité et par son exactitude à tous ses devoirs; il se lassait de son esprit par la gaieté de ses conversations et par le récit de quelques aventures agréables, et n'oubliant rien pour répondre à l'Esprit que ce grand homme avait eue de lui en le choisissant.

M^r Béguier lui faisoit une pension de 500 écus et lui en procura une de 2000^{fr} sur une abbaye que le Roi donna à un de ses neveux de ce magistrat, la

quelle étoit près de Troyes. on raconte un trait de M^r Esprit, qui fait bien de l'homme à sa probité. on dit qu'on lui offrit un jour 10,000 cens pour faire rôtir au près de M^r le Chancelier, une affaire où il n'étoit besoin que d'une faveur médiocre, mais qu'ayant trouvé en l'examinant quelque injustice à ce qu'on demandait, il ne voulut jamais se charger de la proposer, il avertit même M^r le Chancelier de ce qui se passait pour l'empêcher d'être surpris. (Son application aux affaires ne l'empêchant pas de continuer à fréquenter ses amis.) Il étoit souvent avec les Ducs de Montausier et de la Rochefoucault dans des conversations savantes et spirituelles; ils lisaient ensemble les nouveaux ouvrages qui paroissent, vivaient avec les Seigneurs dans un commerce continu d'éducation et de politesse, et leurs jugements faits si ont d'ordinaire la destinée des auteurs.

Quelques Du Marchal de Bassompierre avaient permission de le voir pendant qu'il étoit prisonnier à la Bastille, et on dit qu'un jour qu'il fut visité par le Duc de la Rochefoucault, venant à parler de M^r Esprit comme d'un rare génie. il n'y a que moi dit le Marchal de Bassompierre qui ne le connait que de réputation; et je voudrais bien dit-il en s'adressant à M^r de la Rochefoucault que vous me l'amenez si j'en ai. Le Duc le fit 2 jours après, et au bout d'une conversation de 3 heures, M^r de Bassompierre dit

à M^r l'esprit en se séparant, et lui serrant tendrement
la main: aller, M^r, sans des signes à bien juste
titre de la terre dont vous portez le nom.

Il avait aussi entré chez M^r le Prince de Conti,
qui en fut bientôt après un de ses favoris; chez la Dauphine
M^{re} la Duchesse de Longueville qui l'honora de son
amour de son estime et de sa confiance; chez la Mar-
quis de Sable, la Duchesse de Meillon, les Comtes
de Brienne et de Grignan, (dont les maisons étoient
les rendez-vous des beaux esprits de son temps;) Enfin
chez la Reine mère (Anne d'Autriche) qui le fit con-
seiller d'Etat en 1644 et lui donna mille écus de
pension.

(Lettre mss.) Cette année est l'époque (est l'épo-
que de sa sortie de chez M^r le Chancelier pour se mettre
en retraite au Séminaire de St Magloire. Le sujet
n'en est pas aussi certain que le temps. (on lit dans
une lettre mss. de ce temps là) qu'il sortira pour
s'être mêlé d'une affaire qui ne lui faisoit pas hon-
neur, et que M^r Séguier ne crut pas devoir lui laisser
passer. Mais j'ai un mémoire qui ne m'allègue
d'autre motif de cette retraite, (j'aim. dom.) que les
principes de religion qui se revaillèrent en lui et lui
firent sentir les dangers du monde, le désir de devenir
un véritable chrétien, et de s'engager sérieusement à
l'éternité. Il s'y sanctifia par la lecture de l'écriture
sainte, des Pères et un sérieux retour sur lui-
même.

Les amis ne laissaient pas de le venir visiter. M^r
De la Rochefoucault l'allait prendre quelque fois pour l'em-
mener dîner avec lui et ensuite à la promenade. M^r
le Prince de Conti lui faisait aussi quelquefois l'honneur
de l'envoyer chercher, aimait à railler avec lui, l'entre-
tenant avec affabilité; et quand il étoit absent de Paris
lui écrivait des lettres qui marquaient une grande
estime. M^r Esprit en courtoisane d'abusé, et un bon
chrétien se servait alors de ces moments favorables,
où le Prince lui permettait de lui parler avec libe-
té, pour lui inspirer des sentiments de piété; et S.
Ch. a dit plus d'une fois que les Discours de M^r Esprit
avaient contribué à son changement.

Cependant sa santé devint incompatible avec
sa traînée. il la quitta par ordre des médecins, mais
il sortit de St Magloire avec tous les sentiments de
religion qui l'y avaient fait rentrer. C'est sans
doute à son séjour dans cette maison que faisait
allusion Barazin, lorsqu'il le traitait encore du
Père de l'oratoire dans le sonnet qu'il lui adressa
sur ce que M^r Esprit avait pris parti pour les Go-
belins, contre le sonnet de Verture. (Barazin t. 2.
p. 215. Ed. 1685 in 12.) M^r Esprit

Monsieur Esprit de l'oratoire,
vous agissez en homme saint
De couronner avec gloire
Tous de mille tourments atteints

(Car Barazin parlant vers la fin de l'ombre de
Verture d'avoir avoué écrit au plutôt en 1648 ces vers

à M^r Esprit qui depuis 10 ans au moins n'étoit plus
des nôtres.)

(Mém. B. Javre — mém. Dom.) Ayant donc
quitté M^{re} Magloire, M^r le Prince de Conti lui donna
un appartement dans son hôtel avec mille écus de
pension. il le fit aussi son intendant dans le comté
de Bazouas, qui avoit été donné en engagement à ce
Prince par la maison de Montmorency 2 ou 3 ans
après qu'il se fut mis à son service, il plut à M^r
Esprit de se marier. (Mém. B. Javre.) Il épousa
en effet M^{lle} Baslaine, dont il n'eut que 3 filles. il
étoit alors en sa plus haute faveur auprès du Prince.
Les affaires les plus importantes de la maison de Con-
ti passaient par ses mains. Il le suivit en Lan-
gue Doc lorsque le Roi l'eut fait gouverneur de cette pro-
vince. S. M. lui fit présent, lors qu'il se maria, de
60 mille livres quelle assigna sur le comté de Bazou-
as et sa (Mém. Dom.) sœur la Duchesse de Lon-
gueville, de 15000.)

Le Don Domestique à un trait de probité et de
disintéressement assez rare de la part de M^r Esprit.
Quand le Prince de Conti touché de Dieu dans la suite
au point que l'on sait, se fit un devoir de conscience
de réparer les dommages que ses troupes avoient faits
en Guyenne, lors qu'en 1651 il avoit fait bouleverser la
province pendant les troubles de la minorité de
Louis XIV. l'exemple de ce Prince qui ne craignoit
pas de s'appauvrir par des restitutions qui abor-
baient presque tout son bien, porta M^r Esprit

à en faire autant. Il crut qu'il ne pouvait garder ce que le Prince n'avait pu donner (sans faire tort à bien des personnes que S. A. ne pouvait suffire à indemniser) il se condamna donc à lui rendre les 40,000 livres qu'il en avait reçues en pur don à son mariage. Mais des calculs exacts que l'on consulta sur ce fait, décidèrent qu'il n'étoit nullement tenu de restituer 10,000 livres de cette somme qu'il avait consumées dans la bonne foi sans en être devenue plus riche; et il en fut quitte pour rendre 27,000 livres qui lui restaient de cette largesse du Prince.

Les sentiments de chrétiens ne firent qu'augmenter la confiance que S. A. eut en lui toute sa vie. Aussi le Prince étant à l'extrémité et se voyant confesser pour la dernière fois, comme son mal ne lui permettait pas de s'appliquer à une recherche exacte de ses péchés, il dit à M^r Esprit qui ne le quittait point; Vous qui connaissez mes défauts et mes mauvaises habitudes, aidez-moi à m'en débarrasser, afin que je m'en aie en il lui rendit le dernier office, après qu'il s'étant retiré pour quelque temps le Prince se confessa à M^r l'abbé de Gyron, et mourut le soir du même jour entre les bras de cet abbé et ceux de M^r Esprit (le 21 avril 1666 âgé de 36.) L'avis de M^r d'Alot fut le 21 janvier.)

(Faire mém. mss.) Après sa mort il demanda son corps à la Princesse de Conti qui lui fit donner mille écus par dessus ses gages qui étoient de quatre

de pareille femme. Il se chercha alors chez lui à Béjers
où il passa le reste de sa vie fort chrétiennement, bien
instruit de sa religion, et en pratiquant les devoirs, vi-
vant dans la pénitence. (mém. dom.) il eut des
enfants dans la crainte de Dieu. une de ses filles et une
religieuse aux Ursulines de Béjers, les 2 autres se
marièrent, et ont actuellement des enfants.)

(mém. P. Juvr.) Sa piété ne lui ôta rien de
son enjouement naturel. il étoit toujours également
badin et agréable en conversation. (on raconte que
pendant qu'il étoit à St Magloire, passant un jour de-
vant la chambre du B. de St Bè, et l'ayant surpris à
genoux sur son prie Dieu, avec cet air de componction
qui étoit si ordinaire à ce St Père, il lui fit sur le champ
le vers, qu'il lui recita d'un ton de méditation:

Bien tant de péchés divers
qui troublent notre conscience
et dont vous faites pénitence
n'oubliez pas vos méchants vers.

faisant sans doute allusion à l'usage qu'il avoit eue
Bè de composer des cantiques spirituels assez plats pour
la poésie, qu'il faisoit chanter sur le parterre par le
savoyard à la faveur d'une bonne stremne qu'il lui
donnoit, le tout pour faire diversion aux chandons
obsécres qui s'y débitent.)

Il mourut avec beaucoup de résignation à la
volonté de Dieu. (mém. moroie jalant) le 6 juillet
1678, son parent dit dans son mémoire l'an 1676, mais
il s'est trompé.)

Introduction à l'histoire 4. 2. p. 524.) Nicolas dit
qu'il le fut le 4^{me} de 6 freres qui ayant quitté les charges de
la ville de leur naissance, se sont fait une grande répu-
tation dans la capitale du royaume en des professions
différentes et se sont signalés par leur esprit d'une ma-
nière à s'offrir le proverbe: conveniant rebus no-
mina dæq' suis. Mes mémoires ne lui en don-
nent que (mém. de faire) quatre;) et je serois
qu'il étoit l'aîné d'eux, et qu'il contribua par son
crédit à les établir honorablement.)

Le 12 étoit Thomas Esprit, (naeul.) qui mourut
prêtre de l'oratoire à Paris le 15^{de} 1671. (reg.
St Magloire) il fut ordonné prêtre en 1649, et résida
d'abord à St Magloire jus qu'en 1669, (y faisant
la fonction de d'acome ou de procureur. C'est lui
dont il est parlé dans les relations imprimées de B.
Rogal) relations du B. R. in 4^e p. 54-56.) qui
leur fut envoyé au mois de juillet 1664 avec M^r Cha-
millard le docteur, par M^r de Bérifce, par leur
persuader de signer une formule mitigée dont
le Brelat seroit bien se contenter. (et ces bonnes
Dames lui font tenir un langage si impertinent, tant
dans la manière embarrassée, pleine de paranthèses
de préfaces et de réits, que dans le fond même de
ses discours lui faisant dire que la foi humaine
touchant le fait ne consiste qu'à croire que le Pape
l'a décidé sans engagement à le croire après lui; qu'
on est tenté de croire qu'elles lui en prêtent un peu pour
lui donner une couche de ridicule; n'étant pas à

à produmes, qu'on leur ait ensuye, pour les ramener, Des imbecilles, et Des raisonneurs plus capables De les entretenir, par leur faiblesse, dans l'écueil d'un vain triomphe, que de les disabuser de leurs préventions.)

(man. B. Javre) Le 2^{me} des 4 frères fut premier médecin de Gaston Duc d'Orléans. Le 3^{me} fut juge mage ou lieutenant principal de Linoux (dans le Languedoc.) mon mémoire porte Limoux; mais il est à croire que c'est une faute.) Le 4^{me} fut l'abbé Esprit. (il y a apparence que c'est un français Esprit, que le B. Belong a cru être l'auteur d'un dictionnaire dans la bibliot. hist. à cause de divers ouvrages de poésies qu'on a de lui sous le nom de l'abbé Esprit.) abbé de Combetongue dans la même province, à qui le roi donna cette abbaye pour un poème qu'il lui dédia. (C'est sans doute l'auteur des maximes politiques mises en vers par M^r l'abbé Esprit. Paris 1669, in 16 pour l'usage de M^r le Dauphin, et d'une ode fort longue à M^r le cardinal Mazarin sur la paix des Pyrénées au 3^{me} tome du recueil de la Fontaine)

Quant à notre lorsque Belisson écrivait son histoire, Jacques Esprit n'avait donné selon lui que de Paraphrases de quelques Sermons qu'on ne sauroit plus d'aucun auteur d'aujourd'hui de la foule des pièces anonymes que nous avons en ce genre.

(man. Dom.) il a laissé mss. le portrait de l'amiour propre dédié au cardinal Richelieu, et

un traité de la comédie aussi mss. qui faisait un
in 12 de l'épaisseur de 2 travers de doigt. (on
prétend aussi) qu'il a eu part aux réflexions
morales de M^r de la Rochefoucault, mais pour ce
lui-ci.

La faiblesse des vertus humaines; par M^r
Esprit, Paris Desprez 1678 2. vol. in 12 de près de
600 pages chacun, on ne saurait raisonnablement
le lui contester. Notre B. Javre. (même B. Javre)
déclare dans son mémoire (qui à la prière de l'au-
teur il le lui copia tant encre mss. (pendant qu'il
demeuroit à Bayen ad) et la mort le surprit venant
semblablement après qu'il l'eût donné à imprimer.
Lors l'ouvrage parut pour la première fois cette année
il y fait passer en revue tout ce que les hommes ont
de bonnes qualités apparentes, surtout les passions
de condition, et fait toucher au doigt que la plu-
part ne sont que des vices déguisés, ou des actions
vertueuses qui pèchent par les vices d'intérêt et
d'amour propre qui ont fait ou le principe ou la fin,
ayant soin de faire voir sur chaque article, qu'il
n'y a que le christianisme et la religion qui puissent
inspirer et faire pratiquer de véritables vertus.
Les raisonnements sont justes, clairs et nerveux,
les portraits sont vifs et n'ont rien d'outré, son style
est pur, coulant, varié. il tend parfaitement à son
but, qui est d'humilier l'homme dans la vue de ses
qualités naturelles, et de l'amener au point de

De connaître l'extrême besoin qu'il a de recourir
à son Dieu comme au seul auteur de la véritable
vertu, selon ces paroles de Platon par lesquelles
il finit son livre : Si nous ne naissons point vertue-
ux, si nous ne le devenons point par l'éducation
qu'en nous donne, ni par notre et notre industrie;
à qui pourrions nous nous adresser plus justement
pour obtenir un don aussi rare que la vertu, qu'à
Dieu qui étant la source de tous les biens, l'est sans
doute de celui qui est le plus grand de tous? (J'ai cité
aussi souvent l'écriture, mais plus dans le sens
que dans l'expression, et l'ouvrage est d'un auteur
qui est à la fois poli, judicieux et chrétien)
(j'ai trouvé depuis au secrétariat un jugement
mss. sur cet ouvrage, un peu différent de celui que
je viens d'en porter. Comme il me paraît curieux
je m'y rends, et j'en insère ici le précis.) Le livre
est bien écrit. S'il y a quelques négligences elles sont
rares; mais communément il est bien écrit et
dit, avec un ton heureux et digne de l'esprit.
Il y a trop de préfaces. Chaque vertu a la sienne
il n'y a pas assez de méthode dans la plupart des
chapitres. On ne pourrait bâtir sur un million fon-
dement, l'auteur suppose 2 vérités constantes, que
nous ne pourrions avoir que 2 fins dernières, Dieu
et nous mêmes; que quand la charité ne nous fait
pas mettre notre fin en Dieu, la cupidité nous la
fait mettre en nous mêmes: mais les conséquences

qu'il en a tirés, c'est de faire croire aux tous les hommes dans la pratique comme agissent pour eux-mêmes dans tout ce qu'ils font, se faisant le centre de tout, et gâtant par les intentions de leur amour propre ce que les actions présentent de plus louable, ce qui induit à blâmes et à censures toujours son prochain, et ont demandé quelques correctifs. ainsi ce livre nous porte moins à bader notre propre cœur et à rendre au nous-mêmes qu'il ne nous porte à juger de notre prochain et à en juger toujours mal. Enfin il parle beaucoup contre les vertus humbles et l'impression maligne qu'il en donne fait son effet, au lieu qu'il ne dit que très peu de choses des vertus chrétiennes et qui ne fait pas impression. j'aurais donc voulu qu'après avoir parlé de la vertu en la manière que les payens l'ont connue, il l'ait fait connaître avec étendue, telle que les chrétiens ont apprise de l'écriture à la connaître et qu'il en ait rapporté les exemples les plus touchants que les saints nous en ont donnés. Car pour qui parle-t-il par exemple de Pompee et du Roi St Louis pour les louer? il fait à la vérité quelque chose de tout cela; mais n'y donne pas assez d'étendue. (Le D. Favre, qui l'avait connu lui attribue encore la traduction du Banegyrique que Plin^e a fait de Crayan. (Le pendant cette traduction dans la 1^{re} édition chez le Batit en 1677 porte en titre le nom de l'abbé Esprit. Or un homme marié ayant femme et enfants ne se fait jamais laits à appeler ainsi.)

Il faut donc croire que c'est l'ouvrage de son frère
l'abbé, l'auteur des maximes politiques (dites
ainsi que ce dernier ouvrage à M^r le Dauphin)
et je ne vois rien qui empêche de l'en faire auteur
plutôt que son frère l'abbé à qui quelques uns le
donnent. M^r de Sauri parle assez avantageusement
de cette traduction et l'auteur des réflexions sur l'u-
sage présent de la langue française l'accuse (p.
680) de n'avoir pas expliqué assez délicatement
les beautés de l'original. //

Le Confrère Jacques Esprit

M. M. 607 =

Ne figure pas à ce catalogue

M. M. 608 =

Le Confrère Jacques Esprit, natif de la ville et du diocèse de Béziers
reçu en la Congrégation au mois de Septembre et prînt la robe le 16^{me} du dit mois
en la maison de Paris, l'an 1629.

(Il a donc pu connaître le cardinal de Bérulle mort le 2 octobre)
Cette mort a dû le frapper

Bonardy = Biblioth. des Erivains de l'Oratoire Mss. p. 277

L'abbé François Esprit (avant de prison)

de Béziers, était fameux parmi les beaux esprits de son temps.

Ouvrages :

La fausseté des Vertus humaines 2 vol in 12

Traduction française du panegy. de Crisostome par Fleury

+ Voir Fleury : Hist. de l'Académie. T. I

Niceron : Mémoires T. XV.

Recolles p. 324 Voir si cela le concerne.

Maillet : Études monast. p. 277, 351, 455.

15 Journal de 1677 et 8^e de 1678

+ Le Monnier de 1725 l'appelle Jacques, le D^t de Béziers, lui attribue des Paraphrases sur 999 psaumes, et le fait mourir en 1678. Il ne le dit pas de l'Oratoire.

+ M. de Saey parle ainsi de sa Traduction du Panegy. de Crisostome dans la préface de la sienne :

"Cette maison seule (qu'on ne mit dans un seul vol. tous les ouvrages d'un même auteur traduits par différentes personnes) n'aurait pu m'engager dans une entreprise aussi pénible et aussi dangereuse, si d'ailleurs un goût naturel ne m'y eût porté. Mais elle a eu assez de force pour vaincre la répugnance que j'avais à travailler sur un sujet qui depuis 30 ans a été traité par un fort talent homme" (et en note, M. l'abbé Esprit)

+ Il est fort parlé dans les Relations des Religieuses de Port Royal, imprimées en 1723 p. 54 et suivantes d'un Père Esprit de l'Oratoire que M. de Péréfixe leur avait envoyé en 1664 pour les engager de signer le Formulaire et qui avait beaucoup de bonté pour elles, mais je ne sais si c'est le nôtre. Voyez encore p. 64

+ Leibnitz (p. 113 du I^{er} Tome de ses essais sur la bonté de Dieu parle ainsi : "Les livres de la misère humaine, tels que celui du Pape Innocent III ne me paraissent pas des plus utiles. On double les maux en leur donnant une attention qu'on en devrait détourner pour la tourner vers les biens qui l'emportent de beaucoup. J'approuve encore moins les livres tels que celui de l'abbé Esprit, de la fausseté des vertus humaines, dont on nous a donné

Derrière un abrégé ; un tel livre servant à tourner tout du mauvais côté et à rendre les hommes tels qu'il les représente »

Leibnitz n'a pas tout à fait tort. Ces sortes de livres sont seulement bons à nous détacher de la vie et à nous faire pratiquer les vertus chrétiennes ; ce qui a été sans doute le motif et du Pape Innocent III et de l'abbé Esprit

+ Voyez ce qui est encore dit contre ce livre p. 356 du 5^e vol. du Spectateur moderne

+ Ce que les Journalistes de la Haye disent contre M. de la Rochefoucauld et La Houssaye, p. 74 du C. VI, regarde également l'abbé Esprit.

+ Les Journalistes de Grénoix, aux mois de Janvier et février 1701 page 17 de l'édit de Hollande parlent ainsi : « On verra nous avons présentement une traduction complète du jeune Plin, car, outre celle du Panegy. de Grefan par M. de la Méhadière, qui n'est proprement qu'une paraphrase, l'an 1677, il en est paru une très bonne de M. l'abbé Esprit, et 4 ans après, et de l'autre, exant au Parlement, en donna au public une 3^e, très bien écrite et fidèle, autant que le génie des deux langues et que le style des 2 siècles ont pu le permettre.

+ Jacques Esprit, né à Beziers, conseiller d'état. Son mérite lui a fait acquiescer l'estime particulière de M. le Prince de Conti et de M. le Chancelier et son érudition lui a aussi donné rang parmi les académiciens. Il est le 4^e de six frères qui, ayant quitté les charges de la ville de leur naissance, ont acquis grande réputation dans la capitale du royaume, dans des professions différentes, et ont fait connaître à tout le monde la vérité de ce proverbe : « Condemnunt rebus nomina soepe suis. » (Rocelles C. 2 de l'Intro. à l'histoire p. 324.)

+ Perrault C. II p. 303 de son Parallèle parle ainsi : « La traduction de l'Oraison funèbre de Pericles rapportée par Thucydide est de M. d'Abancourt ; celle du Panegyrique de Grefan est de M. l'abbé Esprit. Je ne ferai point d'excuse sur ces deux traductions. Le mérite de leurs auteurs est trop connu pour les autres quoiqu'elles ne soient pas d'une aussi bonne main. »

+ Gaucos ante annos produit Esprit, de la Translatio des Vertus humaines, scriptum egregium, in quo autor demonstrat plerumque quae pro virtutibus habentur, non nisi vitia esse atque in fine capitis ejuslibet, in quo virtus consistat, applicat. »

(Bibliotheca philosophica Struvii, 3^e édit. Venise 1712 p. 115)

- + Voiture lui adresse l'épître suivante qui est aussi imprimée p. 130 du Recueil des plus belles épiques des Poètes français Paris 1698

Stances envoyées à M. Esprit pour la Tortue

Pour vous venir baiser la main
 Je partis au mois de septembre
 Du bout du faubourg S^t Germain,
 En nuit et jour faisant chemin,
 J'arrivai hiet c'étoit à la fin de Décembre.
 Quelquefois Saladin va plus diligemment,
 Mais il n'est rien de tel que Haller sûrement.
 Voulez doncques vous etrenner,
 Pour vous faire heureusement vivre,
 Je n'ai rien de meilleur que je puisse donner
 Si ce n'est mon exemple à suivre.
 Vous autres, Beaux esprits, battez trop de pais,
 Croyez moi, suivez mon avis.
 Soit que vous poursuiviez évêché,
 Femme ou fille,
 Faites tous comme moi, battez vous lentement,
 Ne suivez qu'un dessein, suivez le constamment.

Mais c'est trop discourir: je rentre en ma coquille.

- + Je m'en vais copier un long passage où il y a de très bonnes choses et quelques fautes aussi.
 « Les philosophes ne savaient pas quelle étoit la disposition des ressorts qui font mouvoir le cœur de l'homme... » (tiré de la préface de la fausseté des vertus humaines) M. Esprit est l'auteur qui a parlé de la sorte dans un ouvrage qu'il publia en 1678. Tout ce qu'il débite sur la faiblesse et sur l'enclavage de la raison est très vrai, mais il a tort d'accuser en général les philosophes de n'avoir pas reconnu cette surabondance et de n'avoir eu aucun soupçon de la cause qui l'a produite; car il est indubitable que plusieurs peuples avaient là dessus les lumières qu'il suppose qu'ils n'avaient pas. »

(Voyez ce qui suit p. 2143 du Diction. de Bayle, édit. 1720)

- + Je ^{la} trouve dans l'Table des auteurs dont on s'est servi pour le Diction. de Bayle de 1721.

- + Voyez aussi les Lettres de Voiture, celle par exemple à M. de Chassigny qui regarde apparemment notre auteur.

- + M. André, médecin fameux, dans ses Réflexions annoncées sur l'usage présent de la langue française dit, page 680, que dans sa traduction du Targem. de Gégan, Esprit n'a pas été exprimé avec suffisamment tous les traits de son original.

- + La fausseté des vertus humaines a été imprimée en Hollande.
- + Sarrazin lui adressa sa Glose sur le fameux sonnet de Benserade sur Job
Voyez les œuvres de Sarrazin.
- + Voyez aussi p. 42 de G. des Mémoires de F. Desnolets, ce que Chapelain disait de lui

Voit = Les Registres de l'Acad. française, Paris, Didot, 1895-1906, 4 vol in 8°
Emile Gassiet: les 500 immortels. Paris, Joue. 1906, in 8
M^{re} de Moucheron: le clergé à l'Académie, Paris, Perrin 1909 in 8 de 383 pages.
Victor Fournel: Histoire Anecdote des 40 fondateurs de l'Acad. fr.
R. Bonnet = Biographie de l'Acad. française Paris Charavay 1907 in 8 carré

Autre = Bibl. des écrivains de l'Oratoire = (Bibl. N^{le} fonds fr. 25682) G. II, p. 159 =

Jacques Eprit, de l'Académie française, né à Beziers, mort dans la même ville en juillet 1678.

(1 La fausseté des vertus humaines et des vices, par M. Eprit, Paris, 1678, 2 vol in 12.

Sur M^{re} Eprit, voyez:

Balzac: Lettres à Chapelain, in 8° p. 481, 496, 504. Il y a un éloge et quelques faits.

Vigneul-Marville, G. II, p. 69. quelques faits.

(2 Traduction du panégyrique de Gouffier.

Monéri = Dictionnaire =

Jacques Eprit, conseiller du roi en ses conseils et membre de l'Académie française où il fut reçu en 1639, naquit à Beziers le 22 octobre 1611. A l'âge de 18 ans, il vint à Paris rejoindre son frère aîné qui était prêtre de l'Oratoire. Il entra dans la même congrégation le 16 sept. 1629. Il s'y appliqua pendant 4 ou 5 années à l'étude des belles-lettres et de la théologie. Après quoi, ayant eu occasion de se faire connaître à l'hôtel de Brancourt et à celui de Rambouillet, il fut ébloui par des vœux d'ambition qui le rappelaient dans le monde. Il avait toutes les qualités propres à y plaire et le Duc de La Rochefoucault, averti de ces Maximes si connues, l'ayant goûté, se fit un plaisir de le produire partout. M. le Chancelier Séguier voulut le posséder à son tour. Il lui donna sa table, 500 écus de pension

et lui procura de plus une pension de 2000^{fr} sur une abbaye et un brevet de conseiller d'Etat. Mais, en 1644, quelques mauvais offices qu'on lui avait rendus auprès du chancelier l'engagèrent à se réfugier de nouveau au séminaire de S^t Magloire, sans qu'il voulût néanmoins reprendre l'habit de l'oratoire. M^r le Prince de Conti, qui pensait alors de se donner sérieusement à Dieu et qui allait fréquemment à l'oratoire de S^t Magloire, eut lieu d'y connaître M^r Eprit dont la conversation et les manières lui furent si agréables qu'il lui donna un logement dans son hôtel avec 1000 écus de pension. Peu de temps après M^r Eprit, qui n'avait jamais voulu s'engager dans l'état ecclésiastique, forma le dessein de se marier, et comme il n'avait pas de quoi assurer le douaire d'une femme, le prince de Conti lui fit une promesse de 40.000^{fr} assignées sur le comté de Périgord et M^{lle} de Longueville lui donna 15.000^{fr} d'argent comptant. Quand M^r le prince de Conti alla dans son gouvernement de Languedoc où il est mort, M^r Eprit l'y suivit par reconnaissance et y devint ami si intime du gouverneur que toutes les affaires petites et grandes passaient par ses mains. On assure que voyant que ce prince faisait partout d'abondantes aumônes, il lui remit les 40.000^{fr} qu'il lui avait données en lui disant qu'elles seraient mieux en ses mains si généreuses qui répareraient si libéralement dans le sein des pauvres. Après avoir perdu M^r le Prince de Conti en 1666, il se tint le reste de ses jours en Languedoc, uniquement occupé à bien élever sa famille qui consistait en 3 filles, dont 2 ont été mariées et l'autre morte dans un couvent. Il mourut à Béliers (A.A. le fait mourir à Paris) le 6 juillet 1678. Nous avons de lui des Paraphrases de quelques psaumes. La fausseté de ses vertus humaines.

L'abbé d'Olivet, dans ses notes sur l'histoire de l'Académie française de M^r Pellisson, dit qu'on attribue à M^r Eprit la traduction du Panégyrique de S^t Jean par Pléine qui a passé sous le nom d'un frère de M^r l'abbé Eprit, qui était aussi abbé.

C'est sans doute à ce dernier que l'on doit donner pareillement des Maximes politiques mises en vers qui ont été imprimées en 1669 à Paris. C'est un excellent recueil de Maximes pour l'éducation d'un prince. L'auteur les avait faites pour M^r le Dauphin. La préface indique un petit nombre des meilleurs ouvrages qui ont été faits sur le même sujet.

Voir = Pellisson : Histoire de l'Académie française avec les notes de l'abbé d'Olivet
Mémoires du temps.
de Sacy, préface de la traduction du Panégyrique de Pléine.

Hoefst = Nouvelle biographie générale, Paris, Didot, 1856, T. XVI, col 433 =

Jacques Eprit, né à Béliers le 23 octobre 1611, mort en 1678. Plusieurs frères, dont le plus célèbre est Jacques Eprit, se sont fait au XVII^e siècle un nom dans l'Eglise et dans les lettres. Comme Jacques Eprit eut l'intention de s'engager dans les ordres et s'appela qq. temps l'abbé Eprit, il en résulte pour sa biographie quelques incertitudes; nous ne donnerons que les dates et les faits les mieux établis.

Jacques Eprit vint à 18 ans rejoindre à Paris son frère aîné, prêtre de l'Oratoire, entra lui-même au séminaire de cette congrégation et fit 4 ou 5 ans d'études théologiques. Mais, pour l'une heureuse physionomie, d'un esprit vif, d'une conversation agréable et enjouée, il réussit dans le monde et renonça au sacerdoce. Il fut un des ornements de l'hôtel de Rambouillet et s'attira les bonnes grâces du chancelier Séguier, qui en fit son commental, le gratifia d'une pension de 500 écus, lui ouvrit l'Académie française (1639) et lui fit expédier un brevet de conseiller d'Etat. Il n'avait pas 30 ans et c'était un personnage.

Il perdit bientôt (1644) la faveur du chancelier pour n'avoir pas voulu renouer les intrigues de sa fille (cette de Coislin) avec Guy de Laval, qu'elle épousa malgré son père.

Madame de Longueville, le trouvant disponible, l'emmena à Munster, où le duc de Longueville était alors (1644-1649) ministre plénipotentiaire et négociait au futur traité de Westphalie.

De retour en France, Eprit retourna qq. temps à l'Oratoire; il n'y occupa plus de la querelle des sonnets de Job et d'Uranie que de théologie et n'y fit pas un long séjour.

Le prince de Conti, frère de Madame de Longueville, le prit pour précepteur de ses enfants. Eprit fut alors mêlé aux sociétés les plus brillantes et les plus spirituelles : dans celle du duc de La Rochefoucauld et celle de M^{lle} de Sablé il composa des Maximes, selon le goût à la mode. Les libéralités du duc de Longueville et du prince de Conti lui permirent de faire un mariage avantageux : il suivit le prince dans son gouvernement de Languedoc et l'y aida de ses conseils et de son activité. Après la mort de son bienfaiteur, il s'établit avec sa famille à Béliers, où il termina ses jours.

Jacques Eprit, pendant sa vie, n'a publié que des Paraphrases de quelques psaumes, à moins qu'on ne lui attribue,

avec M. Cousin, les Maximes politiques mises en vers par M. l'abbé Eprit, Paris, 1669, in 12, livre composé pour l'éducation d'un prince.

Il fit paraître, en 1677, Paris, in 12, sous le nom d'un de ses frères, une Traduction du Panégyrique de Trajan par Flirc le jeune, dont il était certainement le principal auteur.

On a publié, l'année même de sa mort, un ouvrage composé par lui bien auparavant, De la fausseté des vertus humaines, Paris, 1678, 2 vol. in 8, ouvrage médiocre, qui reproduit, sous une forme dogmatique, les idées exagérées des Maximes de la Rochefoucauld et qui, abrégé en 1702 par L. des Barts et réédité sous le titre de L'Art de connaître les hommes, a été réfuté par Leibnitz.

Les œuvres de J. Eprit sont loin de répondre à la réputation dont il jouit de son vivant et qui était due moins à son talent d'écrivain qu'à l'agrément de sa conversation.

R. Chassang.

M^{re} Albert Leroy = Correspondance de Quesnel, Paris, Perrin, 1900, 2 vol. in 8

— G. II p. 162, Quesnel à Vuillart, 11^{bre} 1701 =

" Je vous remercie du Lundi du sabbatier d'Apollon. Ses vers ne sont guère bons qu'à lui donner beaucoup de vanité
" et à lui faire perdre son temps. Un quart d'heure de prière en prose vaudrait mieux que tout cela. Cela me fait souvenir
" du bon P. de S^{te}, qui faisait des vers de piété qui n'étaient pas excellents; mais il le savait bien. M. Eprit, qu'on nommait
" de l'Oratoire et qui y demeurait, sachant que ce bon Père était en retraite, lui envoya un billet en vers qui finissait par ceux-ci :

Mais, entre vos péchés divers
qui chargent votre conscience,
Et dont vous faites pénitence,
N'oubliez pas vos méchants vers.

Guérard = La France littéraire, Paris, Didot 1829, t. III, p. 36

— L'art de connaître les hommes, par L. D. B. Paris, 1702 in 12

— Amsterdam 1708, in 12

— 1711, in 8

— La Haye 1762, in 12

Cet ouvrage est un abrégé du suivant. L'abbé Le Barts, avocat, ayant voulu faire passer à l'étranger, mit sur le frontispice du livre les lettres initiales de son nom. Ce qui le fit attribuer par les libraires de Hollande à l'abbé de Belligarde. Sous le nom duquel ils donnèrent successivement 3 ou 4 éditions.

— La Fausseté des vertus humaines, Paris, 1678, 2 vol. in 12

— Nouv. édition, Amsterdam 1716, in 8

sement assez rare de la part de M. Esprit. Quand le prince de Conti, touché de Dieu dans la suite au point que l'on sait, se fit un devoir de conscience de réparer les dommages que ses troupes avaient faites en Guyenne, lorsqu'en 1651 il avait fait soulever la province pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, l'exemple de ce prince qui ne craignait point de s'appauvrir par des restitutions qui absorbaient presque tout son bien, porta M. Esprit à en faire autant. Il crut qu'il ne pouvait garder ce que le prince n'avait pu donner sans faire tort à bien des personnes que Son Altesse ne pouvait suffire à indemniser; il se condamna donc à lui rendre les 40.000 livres qu'il en avait reçues en pur don à son mariage; mais des casuistes exacts que l'on consulta sur ce fait, décidèrent qu'il n'était nullement tenu de restituer 13.000 l. de cette somme qu'il avait consumées dans la bonne foi, sans en être devenu plus riche. Et il en fut quitte pour rendre 27.000 l. qui lui restaient de cette largesse du prince.

Ces sentiments si chrétiens ne firent qu'augmenter la confiance que Son Altesse eut en lui toute sa vie. Aussi ce prince étant à l'extrémité et se voulant confesser pour la dernière fois, comme son mal ne lui permettait pas de s'appliquer à une recherche exacte de ses péchés, il dit à M. Esprit qui ne le quittait point : *Vous qui connaissez mes défauts et mes mauvaises habitudes, aidez-moi à m'en ressouvenir afin que je m'en accuse.* Il lui rendit ce dernier office, après quoi, s'étant retiré pour quelque temps, le prince se confessa à M. l'abbé de Cyron et mourut le soir du même jour entre les bras de cet abbé et ceux de M. Esprit, le 21 avril 1666, âgé de 36 ans (1).

Après sa mort il demanda son congé à la princesse de Conti qui lui fit donner mille écus par-dessus ses gages,

(1) La Vie de M. l'évêque d'Alet dit le 21 février.

qui étaient de pareille somme (1). Il se retira alors chez lui, à Béziers, où il passa le reste de sa vie fort chrétieusement, bien instruit de sa religion et en pratiquant les devoirs, vivant dans la pénitence, élevant ses enfants dans la crainte de Dieu. Une de ses filles est morte religieuse aux Ursulines de Béziers, les deux autres se marièrent et ont actuellement des enfants (2).

Sa piété ne lui ôtait rien de son enjouement naturel (3). Il était toujours également badin et agréable en conversation. On raconte que pendant qu'il était à St-Magloire, passant un jour devant la chambre du P. de St-Pé et l'ayant surpris à genoux, sur son prie-dieu, avec cet air de componction qui était si ordinaire à ce saint prêtre, il lui fit sur-le-champ ces quatre vers qu'il lui récita d'un ton de méditation :

Parmi tant de péchés divers
Qui troublent votre conscience
Et dont vous faites pénitence,
N'oubliez pas vos méchants vers...

faisant sans doute allusion à l'usage qu'avait ce bon Père de composer des cantiques spirituels, assez plats pour la poésie, qu'il faisait chanter sur le Pont-Neuf par le Savoyard, à la faveur d'une bonne étrenne qu'il lui donnait, le tout en vue de faire diversion aux chansons obscènes qui s'y débitent.

Il mourut avec beaucoup de résignation à la volonté de Dieu, le 6 juillet 1678 (4). Son parent dit dans ses *Mémoires* l'an 1676, mais il se trompe.

Rocoles (5) dit qu'il fut le quatrième de six frères qui

(1) FAVRE, *Mémoires manuscrits*.

(2) *Mémoires domestiques*.

(3) FAVRE.

(4) MORERI. — *Mercurie galant*.

(5) *Introduction à l'histoire*, T. II, p. 324.

ayant quitté les charges de la ville de leur naissance, se sont fait une grande réputation dans la capitale du royaume en des professions différentes, et se sont signalés par leur esprit d'une manière à vérifier le proverbe : *Conveniunt rebus nomina sæpe suis*. Mes *Mémoires* (1) ne lui en donnent que quatre, et je croirais qu'il était l'ainé de tous et qu'il contribua par son crédit à les établir honorablement.

Le premier était Thomas Esprit qui mourut prêtre de l'Oratoire à Niort le 15 décembre 1671 (2). Il fut ordonné prêtre en 1649 et résida dès lors à St-Magloire jusqu'en 1667, y faisant la fonction d'économe ou de procureur (3). C'est lui, dont il est parlé dans les Relations imprimées de Port-Royal (4), qui leur fut envoyé au mois de juillet 1664 avec M. Chamillard le docteur, par M. de Péréfixe, pour leur persuader de signer une formule mitigée dont le prélat se voulait bien contenter; et les bonnes dames lui font tenir un langage si impertinent, tant dans la manière embarrassée, pleine de parenthèses, de préfaces et de redites, que dans le fonds même de ses discours, lui faisant dire que la foi humaine touchant le fait ne consiste qu'à croire que le pape l'a décidé sans engagement à le croire après lui; qu'on est tenté de croire qu'elles lui en prêtent un peu pour lui donner une couche de ridicule; n'étant pas à présumer qu'on leur ait envoyé, pour les ramener, des imbéciles et des raisonneurs plus capables de les entretenir, par leur faiblesse, dans l'idée d'un vain triomphe que de les désabuser de leurs préventions.

Le second des quatre frères fut premier médecin de Gaston, duc d'Orléans. Le troisième fut juge-mage ou lieutenant principal de Limoux (5) dans le Languedoc; le qua-

(1) *Mémoires du P. Favre*.

(2) Nécrologe.

(3) *Registre de Saint-Magloire*.

(4) *Relations de Port-Royal*, in-4^o, p. 54-64.

(5) Mon mémoire porte Limours, mais il est à croire que c'est une faute.

trième fut l'abbé Esprit (1), abbé de Combelongue, dans la même province, à qui le roi donna cette abbaye pour un poème qu'il lui dédia. C'est sans doute l'auteur des *Maximes politiques mises en vers par M. l'abbé Esprit. Paris, 1669, in-16*, pour l'usage de M. le Dauphin, et d'une ode fort longue au cardinal Mazarin, sur la paix des Pyrénées, au troisième tome du recueil de La Fontaine.

Pour quant au nôtre, lorsque Péliisson écrivit son histoire, Jacques Esprit n'avait donné, selon lui, que des *Paraphrases de quelques psaumes* qu'on ne saurait plus démêler aujourd'hui de la foule des pièces anonymes que nous avons en ce genre.

Il a laissé manuscrit le portrait de l'amour-propre, dédié au cardinal de Richelieu; un traité de la comédie, aussi manuscrit qui ferait un in-12 de l'épaisseur de deux travers de doigts (2). On prétend aussi qu'il a eu part aux *Réflexions morales* de M. de la Rochefoucauld. [Mais pour celui-ci :

La fausseté des vertus humaines, par M. Esprit. Paris, chez Desprez, 1678, 2 vol. in-12 de près de 600 p. chacun, on ne saurait raisonnablement le lui contester. Notre P. Fabre déclare dans son *Mémoire* qu'à la prière de l'auteur il le lui copia, étant encore manuscrit, pendant qu'il demeurait à Pézenas, et la mort le surprit vraisemblablement après qu'il l'eut donné à imprimer. Car l'ouvrage parut pour la première fois cette année. Il y fait passer en revue tout ce que les hommes ont de bonnes qualités apparentes, surtout les personnes de condition, et fait toucher au doigt que la plupart ne sont que des vices déguisés ou des actions vertueuses qui pèchent par les vices d'intérêt et d'amour-propre, qui en sont ou le principe ou la fin; ayant soin de faire voir sur chaque article qu'il n'y a que le

(1) Il y a apparence que c'est ici François Esprit que le P. Le Long a cru être l'académicien dans sa *Bibliothèque historique*, à cause des divers ouvrages de poésie qu'on a de lui, sous le nom de l'abbé Esprit.

(2) *Mémoires domestiques*.

christianisme et la religion qui puissent inspirer et faire pratiquer de véritables vertus. Ses raisonnements sont justes, clairs et nerveux, ses portraits sont vifs et n'ont rien d'outré ; son style est pur, coulant, varié. Il tend parfaitement à son but qui est d'humilier l'homme dans la vue de ses qualités naturelles et de l'amener au point de connaître l'extrême besoin qu'il a de recourir à son Dieu comme au seul auteur de la véritable vertu, selon ces paroles de Platon, par lesquelles il finit son livre : *Si nous ne naissons point vertueux, si nous ne le devenons point par l'éducation qu'on nous donne, ni par notre étude et notre industrie, à qui pouvons-nous nous adresser plus justement pour obtenir un don aussi rare que la vertu qu'à Dieu, qui étant la source de tous les biens, l'est sans doute de celui qui est le plus grand de tous.* Il cite aussi souvent l'Ecriture, mais plus dans le sens que dans l'expression, et l'ouvrage est d'un auteur qui est tout à la fois poli, judicieux et chrétien (1).

(1) J'ai trouvé depuis au secrétariat un jugement manuscrit sur cet ouvrage un peu différent de celui que je viens de porter et j'en insère ici le précis : « Le livre est bien écrit, s'il y a quelques négligences elles sont rares, mais communément il dit bien ce qu'il veut dire, avec un tour heureux et digne de M. Esprit. Il y a trop de préfaces. Chaque vertu a la sienne. Il n'y a pas assez de méthode dans la plupart des chapitres. On ne pouvait bâtir sur un meilleur fonds. L'auteur suppose deux vérités constantes : que nous ne pouvons avoir que deux fins dernières, Dieu ou nous-mêmes. Que quand la charité ne nous fait pas mettre notre fin en Dieu, la cupidité nous la fait mettre en nous-mêmes. Mais les conséquences qu'il en a tirées c'est de faire envisager tous les hommes dans la pratique, comme agissant pour eux-mêmes dans tout ce qu'ils font, se faisant le centre de tout et gâtant par les intentions de leur amour-propre ce que leurs actions présentent de plus louable. Ce qui induit à blâmer et à censurer toujours son prochain et eut demandé quelques correctifs. Ainsi ce livre nous porte moins à sonder notre propre cœur et à rentrer en nous-mêmes, qu'il ne nous porte à juger de notre prochain et à en juger toujours mal. Enfin il parle beaucoup contre les vertus humaines et l'impression maligne qu'il en donne fait son effet, au lieu qu'il ne dit que très peu de choses des vertus chrétiennes et qui ne fait pas impression. J'aurais donc voulu qu'après avoir parlé de la vertu en la manière que les païens l'ont conçue, il l'eût fait connaître avec étendue telle que les chrétiens ont appris des Ecritures à la connaître, et qu'il en eût rapporté les exemples les plus touchants que les saints nous en ont donnés,

Le P. Fabre, qui l'avait connu, lui attribue encore la traduction du panégyrique que Pline a fait de Trajan (1) et je ne vois rien qui empêche de l'en faire auteur plutôt que son frère l'abbé, à qui quelques-uns le donnent. M. de Sancy parle assez avantageusement de cette traduction, et l'auteur des *Réflexions sur l'usage présent de la langue française* (2) l'accuse de n'avoir pas exprimé assez délicatement les beautés de l'original.

car pourquoi parle-t-il, par exemple, de Pompée et du roi Jean pour les blâmer et qu'il ne parle pas de David et du roi saint Louis pour les louer? Il fait à la vérité quelque chose de tout cela, mais n'y donne pas assez d'étendue. »

(1) Cependant cette traduction, dans sa première édition chez Le Petit, en 1677, porte en titre le nom de l'abbé *Esprit*. Or un homme marié, ayant femme et enfants, ne se fut jamais laissé appeler ainsi. Il faut donc croire que c'est ici l'ouvrage de son frère l'abbé, l'auteur des *Maximes politiques*, dédiés, ainsi que ce dernier ouvrage, à Mgr le Dauphin.

(2) Page 680.

173
R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. T 1, p 229
Ms. de Montpellier

N° de la notice : 73.

Jacques Esprit,
Del' Académie française.

La ville de Béziers, en Languedoc, fut sa patrie. Il y naquit le 22 oct. 1611. A l'âge de 18 ans il vint rejoindre son frère aîné, père de l'Oratoire, qui était à Paris, et il entra dans l'Oratoire le 16 X. 1629. Après y avoir demeuré environ 5 ans, occupé à l'étude des Belles-Lettres et de la théologie, il en sortit. Il se fit connaître aux hôtels de Liancourt et de la Rochefoucauld. Il avait une humeur physionomie, de la distinction dans l'esprit, une aimable vivacité, de l'enjouement et beaucoup de facilité à parler et à bien écrire. Il se fit des amis du premier rang; le Duc de la Rochefoucauld, auteur de ces maximes si communes, le goûta infiniment et le produisit partout. Le chancelier Séguier voulut l'avoir; il lui donna sa table et 500 écus de pension et lui procura de plus une pension de 2000 t. eut un bénéfice et le brevet de conseiller d'Etat. On lui rendit quelque mauvais office en 1644 auprès du chancelier, et il se retira au séminaire de St. Magloire. En ce temps-là le prince de Conti, qui pensait sérieusement à sa conversion, allait fréquemment à St. Magloire. Il y connut M. Esprit et en fut enchanté. Il lui donna un logement dans son hôtel et 1000 écus de pension. Il avait été reçu à l'Académie française le 16 fév. 1639. Il est toujours dans les écrits de Voiture et de Sarasin. Le dernier lui adresse la belle phrase qu'il fit sur la dispute des Jolibois et des Brancins qui commença : « Monseigneur Esprit, Del' Oratoire, etc. »

Le prince de Conti s'étant retiré dans son gouvernement de Languedoc, la reconnaissance obligée M. Esprit à le suivre, et se faisant auprès du gouvernement devant telle que toutes les affaires, petites et grandes, passaient par ses mains. Ayant voulu se marier, ce prince lui fit une donation de 20.000 l., et madame la Duchesse de Longueville de 15.000 t. Mais ce qui donna une belle idée de la bonté de M. Esprit c'est que, lorsque ce grand prince répara les dommages que ses troupes avaient fait pendant les guerres civiles, il lui rendit ces 20.000 t. En 1666 le prince de Conti s'étant mort, il demanda son congé à Madame la princesse qui lui fit donner 1000 écus par ses appointements qui étaient aussi de 1000 écus. Il se retira alors à Béziers, où il était très régulièrement, uniquement occupé à élèver trois chérissément trois filles qu'il avait eues de Mlle Bostin. Il mourut à Béziers le 6 juillet 1678. Il était encore Del' Oratoire, il prit garde un jour que le P. de St. de' était à genoux aux pieds de son crucifix. Il s'arrêta devant ce portrait et lui dit : « un ton de prédicateur :

Dans tant de pères vains
qui troublent votre conscience,
N'est-ce pas faitte persister,
N'oubliez pas vos misères vers.

Le saint père faisait des chansons spirituelles, qu'il portait au savoyard auquel il donnait un air pour les faire chanter, et unissait par là qu'il bien chantait d'obscures. La poésie n'était pas fort bonne. Il eut 4 filles : l'aînée fut père de l'Oratoire; le 2. premier médecin du Duc d'Orléans futur roi; le 3. juge mage ou lieutenant principal à Limours; le 4. abbé de Longuecombe en Languedoc. Il eut cette abbaye pour un poème qu'il lui avait dédié.

Ouvrages :

- I Paraphrases de 999 psaumes, cités par M. Pellisson.
- II Introduction du panegyrique de Pléine, en français, quoique imprimée sous le nom de son frère.
- III De la fausseté des vertus humaines. 2 vol. in 12 Paris 1678

N^o 7536 Pl. A 1868

Janus Calid

Round to 14" diam.

$\frac{15}{15}$

Espirit

de l'Académie française . Sorti de l'Oratoire .

+ Maximes politiques mises en vers . Paris . 1669 in-12 .

+ la fausseté des vertus humaines . Paris . 1678 2 vol. in-8° .

Exant Reçu à l'Académie française le 14 fev. 1659 à la place de Philippe Habert
et a pour successeur J. N. Colbert, archevêque

HG Judge
Flat C.

2 Thornton Hill
Wimbledon
London SW19

16, Pinnet Lane,
Sefton Park,
Liverpool 17.
le 19 août 1959.

Mon cher Père,

C'est un grand honneur pour moi de pouvoir écrire à l'Archiviste de l'Oratoire moderne, ayant passé de longues heures extrêmement agréables à étudier un peu la fondation de votre illustre Congrégation et ses premières années. J'ai fait ce travail en vue d'une thèse de doctorat que je prépare pour l'Université de Paris sous la direction de Monsieur René Pintard. Mon sujet est un certain Jacques Esprit qui est entré à l'Oratoire en 1629 et dont le frère Thomas a été prêtre de la Congrégation.

L'année dernière, je me suis adressée à Monsieur Orcibal au sujet de ma thèse et dans sa réponse il m'a dit que vous lui avez parlé d'un M^r. Judge de Londres qui achevait une thèse sur le Père de Sainte-Marthe.

Je vous serais très reconnaissante, mon Père, si vous pouviez me donner l'adresse de M^r. Judge ou m'indiquer l'Université pour

laquelle il préparait sa thèse. Puisque celle-ci renfermera probablement des données sur Thomas Esprit, je voudrais bien me mettre en communication avec lui.

En faisant des recherches à la Bibliothèque Nationale l'été dernier, j'ai trouvé que, d'après Batterel, Jacques Esprit a enseigné les belles-lettres pendant 4 ou 5 années, des 1630, au Collège de l'Oratoire à Troyes, mais je n'ai rien pu trouver de détaillé ni sur le curriculum de ce Collège à cette époque, ni sur le Principal, le Père Gérard Estienne. Si par hasard il existe aux Archives de l'Oratoire quelque chose qui ait rapport à Jacques ou à Thomas Esprit ou à l'ancien Collège, je vous serais infiniment obligée, mon Père, si vous pouviez m'en faire part.

Je m'excuse de vous déranger ainsi avec toutes ces questions, mais puisque je devais vous écrire à propos de M^r. Judge, et puisque, étant professeur de français à Liverpool, je ne peux pas très souvent venir à Paris, je pensais qu'il fallait profiter de cette occasion!

Veuillez agréer, Révérend-Père, l'expression de mes sentiments très distingués et très respectueux.

Renée F. Britton.

16, Linnet Lane,
Sefton Park,
Liverpool 17.

le 11 septembre 1959.

Mon cher Père,

Je voudrais vous remercier tout de suite de vos deux lettres (du 24 août et du 8 septembre). Il est bien aimable de votre part de m'avoir fourni tous ces détails utiles sur des Oratoriens du XVIII^e siècle, en même temps que l'adresse de M^r. Judge. Je lui écrirai tout de suite et je serai naturellement très heureuse de lui envoyer vos bons souvenirs.

À propos de Thomas Esprit: - je ne savais pas qu'il est allé à Mort, ni qu'il a écrit un livre sur Pavillon - est-ce que par hasard vous en sauriez le titre? D'autre part, j'ai trouvé aux archives Nationales (Insinuations du Châtelet) que deux accords ont été faits entre lui et une dame en 1672 - bien qu'on donne toujours 1671 comme date

de sa mort (p.e. « Catalogue des Prêtres de l'Oratoire »).

Je suis contente qu'il ait fait si beau temps pendant votre séjour à Oxford. Ce n'est pas souvent que nous avons un été si splendide au pays des brouillards !

Permettez-moi, mon Père, de vous remercier de tous les renseignements que vous me fournissez, et qui m'aideront certainement à mieux comprendre le milieu où Jacques Esprit a vécu pendant un certain temps et comment cet homme, célèbre pendant sa jeunesse pour son esprit et sa gaieté, en est venu à écrire sur « la fausseté des vertus humaines » !

Veillez agréer, mon Père, l'expression de mes sentiments très respectueux.

Renée F. Britton.

16, Pinnet Lane,
Sefton Park,
Liverpool 17.

le 1^{er} janvier 1960.

Mon cher Père,

J'aurais dû vous écrire il y a longtemps pour vous remercier de votre lettre du 25 septembre sur le collège de Troyes. Mais au moment où je l'ai reçue, le trimestre venait de commencer au lycée et j'ai dû la mettre de côté avec tout ce qui se rapportait à ma thèse, jusqu'aux vacances de Noël.

Les renseignements que vous m'avez donnés sur le collège de Troyes vont certainement faciliter mes recherches sur Jacques Esprit et les milieux qui l'ont influencé, et je voudrais vous remercier très sincèrement, mon Père, de toute l'aide que vous m'avez apportée.

- At the same time, please may I take this opportunity - especially since it is New Year's Day! - of wishing you a very Happy New Year.

Yours very sincerely,

Renée F. Britton.